

PANDOLFO

ENFERME-MOI SI TU PEUX

RISBJERG



casterman

ENFERME-MOI SI TU PEUX

Pour Liv et Aliocha

*Merci à Nathalie Van Campenhoudt, notre éditrice,
pour avoir eu confiance en nous et en ce projet,
Merci à Michel Thévoz pour la belle préface qu'il nous a écrite,
Merci à Vincent Monod de la Collection de l'Art Brut à Lausanne,
Merci à Katia Furter,
Merci à Marie-Fred Walravens et à l'équipe de Casterman impliquée dans ce livre.*
AC & T

Merci à mon amie Laure Isenmann.
AC

ANNE-CAROLINE PANDOLFO & TERKEL RISBJERG

ENFERME-MOI SI TU PEUX



Préface de Michel Thévoz,
Fondateur et conservateur honoraire de la Collection de l'Art Brut à Lausanne

casterman

DÉLIVRANCE

L'Art Brut est par définition une création *délogée*, il a été longtemps *ignoré* (au sens actif) par les structures d'accueil institutionnelles. L'Art Brut se trouve donc objectivement en situation de contestation, quelle que soit la disposition d'esprit de ses auteurs, qu'ils soient révoltés, inconscients ou indifférents à leur proscription : de toute manière, ils gênent, et posent problème. Une logique impitoyable de « reterritorialisation » veut qu'on parque les exclus dans un périmètre de sécurité asilaire, carcéral ou tout simplement social. Or, par un effet rétroactif dont on pourrait cyniquement se réjouir, il arrive que l'enfermement physique ou sociétal active chez eux une contre-violence symbolique qu'on a d'abord interprétée (et disqualifiée) en termes pathologiques. Un processus circulaire se met en place, qui fait que l'anomalie expressive entraîne une stigmatisation qui la stimule en retour. Tel est le cercle, ni vicieux ni vertueux mais créatif, qui a donné prétexte à cet album, et plus précisément à son titre.

Certes, depuis une ou deux décennies, l'Art Brut a passé de la clandestinité au devant de ce qu'on appelle si bien la « scène artistique ». Rompant avec une stratégie répressive séculaire, le capitalisme tardif se caractérise par une capacité de phagocytage qui laisse espérer qu'il finira par se digérer lui-même. Le fait est qu'il spéculer sur la résistance de l'Art Brut à la marchandisation au point d'en faire un argument de vente : plus c'est réfractaire à la commercialisation, plus c'est cher ! De *notre* point de vue, il faut envisager cette fièvre spéculative comme une reconduction postmoderne de l'incarcération d'antan : inclure, désormais, pour mieux neutraliser.

Heureusement, il existe d'autres formes d'accueil, moins intéressées et plus intéressantes – celle, en l'occurrence, qui revient à transférer les créateurs d'Art Brut de leur zone carcérale à cette espèce de *favela in-folio* qu'est la bande dessinée. Dans la foulée de leurs art-brutistes d'élection, Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg réussissent à conjuguer une empathie inventive et une documentation scrupuleuse. Notons à ce propos que, corollairement à son délogement, l'Art Brut apparaît comme une *création non détachée*, qui fait corps avec son auteur, qui ne se dissocie pas de son histoire et des singularités matérielles et techniques de sa production. D'une certaine manière, c'est lui faire violence que de le soustraire à ses géniteurs et de l'accrocher à une cimaise. C'est une incongruité, aussi bien, que de le soumettre au protocole académique de la monographie, de la biographie, de l'étude d'œuvre, etc. Comment alors en rendre compte ? Ce dont on ne peut parler, il faut le taire, dit le philosophe – cependant, en l'occurrence et plus que jamais, on peut l'exprimer par d'autres médias, qu'on pourrait dire « logodécentrés ».

La BD est plus que toute autre expression affranchie du verbe « être », ce cancer du langage occidental. Elle n'est pas soumise à l'épreuve de réalité. Elle échappe aux oppositions du réel et de l'imaginaire, du présent et du passé, du figural et du scriptural, du Moi et de l'Autre. Comme dans le rêve, il suffit que quoi que ce soit, personnage, chose ou événement, soit évoqué, pour se produire effectivement. D'emblée, la configuration toujours improbable des pages nous transporte dans ce registre paradoxal (comme le sommeil ainsi qualifié), elle nous fait passer sans solution de continuité de la sévère orthogonalité textuelle à l'effusion fantasmagorique.

On notera encore à ce propos que la bande dessinée résiste à la discrimination répressive, et spécialement occidentale, de l'écriture et de la figure – c'est son côté enfantin, et c'est pourquoi elle transgresse si agilement la barrière des générations. Le lisible et le visible y sont réversibles, les personnages, d'une présence physique péremptoire, prennent néanmoins la parole, ils expriment même littéralement et linéairement leur pensée secrète, cependant que les phylactères, censés réserver un espace textuel, donnent forme à leurs rêves, à leur délire ou à leurs évocations médiumniques : le cristal et la fumée échangent volontiers leur consistance.

Il en va de même pour ce qui concerne la discrimination sexuelle. Aloïse, Madge Gill et Judith Scott : trois femmes dans la bande des six ! Je gage que ce rééquilibrage n'a pas été délibéré, qu'il ne procède pas d'une discrimination positive ni d'une réparation vertueuse, tout simplement parce qu'il correspond à la réalité. En effet, la parité sexuelle, si ce n'est la dominante féminine, distingue l'Art Brut de toutes les formes d'art patenté. Elle s'explique justement par le fait que l'« institution », avec ses critères sélectifs et phalocrates, n'est pas intervenue (un retour ironique de galanterie veut que l'exclusion soit un champ dont, pour une fois, on n'exclue pas les femmes...).

La bande dessinée, en dépit de son acronymie (la BD), opère comme une émajusculation de l'Art, particulièrement bienvenue dans ce feuilleton de l'enfermement et de l'habilitation artistique. C'est l'histoire d'une délivrance – à prendre une fois encore dans son double sens : on délivre un détenu, mais, aussi bien, une lettre « en souffrance ».

Michel Thévoz
Fondateur et conservateur honoraire de la Collection de l'Art Brut à Lausanne

"ILS ENFERMÈRENT MA TÊTE INFINIE DANS UN CERCLE ÉTROIT..."
William Blake (*Visions des filles d'Albion*, 1793)

Les histoires que je vais vous raconter se déroulent
entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle.
Il vaut mieux, en ce temps-là, être un homme, blanc, cultivé et bourgeois.

Les femmes et les enfants n'ont aucun droit.
Les paysans n'ont plus de terre, ils deviennent pauvres et ouvriers.
Les vieux et les malades gênent, on les prétere isolés et enfermés.
Ils sont toute une population d'exclus : négligeables, corvéables, insignifiants.

Pourtant, certains d'entre eux, du fond de leur gouffre,
ont été touchés par la grâce.
Un jour le dédic s'est produit,
ils s'en souviennent comme si c'était hier.

Ils ont entendu une voix, celle d'un esprit,
d'un fantôme ou d'un ancêtre.
Ils ont su, alors, qu'il y avait un ailleurs pour eux,
et qu'il était intérieur.

Notes bien que toutes ces personnes ont réellement existé.



AUGUSTIN
LESAGE

L'un d'entre eux s'appelait Augustin Lesage.

Il était mineur...



... comme son père...



... Comme son grand-père avant lui.



Il l'est devenu dès la fin de ses études, c'est-à-dire à la fin de l'école primaire. La femme qu'il a épousée était fille de mineur, elle aussi.



Ces pauvres gens étaient pâles et courbés à cause du travail dans les galeries et du manque de lumière. Ils tombaient malades aussi, à cause de l'humidité et de la poussière. On ne les considérait pas comme des hommes, mais plutôt comme des outils que l'on remplaçait quand ils étaient cassés ou trop vieux.

D'ailleurs, ils étaient souvent plutôt jeunes quand ils devenaient trop vieux...





Un jour de 1911,
Augustin Lesage a alors 35 ans.



Il descend
dans la fosse
avec sa lampe
à huile et sa
pointe-rolle...



... comme tous les autres jours,
pour y épuiser sa journée de travail.



Mais ce jour-là... tout à coup et sans
prévenir...



AUGUSTIN...
UN JOUR, TU SERAS ARTISTE.



Ce jour-là, il entend une voix.

HEIN ?



V'LA QUE LE GUSTIN, IL ENTEND DES VOIX !
IL ÉTAIT FIGÉ COMME UNE PAROI ROCHUEUSE
TOUT À L'HEURE !



Ouais, et puis je dors la nuit moi,
ça préserve des songeries !





C'était son ami Ambroise. Il l'invitait à une soirée un peu spéciale, il allait l'initier au spiritisme, aux tables tournantes, aux alphabets. Une activité secrète très appréciée dans les milieux ouvriers du Nord. Ces pauvres gens avaient été dépossédés de tout, ils trouvaient là, au moins, de quoi rêver.



C'étaient des réunions animées qui leur donnaient une occasion de sortir un peu de leur enfermement. On communiquait avec des êtres qui pensaient à vous, des ancêtres, de la famille, on se soutenait, on parlait de tendresse, d'amour, de mémoire.

C'était vraiment important.

Quant à Augustin, il se trouve qu'il était tellement sensible qu'il entraît très facilement dans un état second.



TA FILLE
VA BIEN.

ELLE ME DIT DE TE DIRE
QUE LÀ OÙ ELLE SE TROUVE,
ELLE EST HEUREUSE ET QUE
TU NE DOIS PAS T'INQUIÉTER
POUR ELLE.

On a très vite découvert en lui un médium hors pair. Il était vraiment réceptif, il ressentait toutes sortes de choses, il entendait les voix et rapportait à chacun des messages de l'au-delà.



Après quelques soirées,
il entendait à nouveau sa voix.

Cette voix qui l'avait interpellé
au fond de la mine. Elle s'adressait
à lui et à lui seul.



... AUGUSTIN...

... IL FAUT
ME CROIRE...

... TU ES UN
ARTISTE...



... UN JOUR TU SERAS UN GRAND PEINTRE...
LAISSÉ-TOI GUIDER COMME UN ENFANT,
ET TA MISSION S'ACCOMPLIRA.

C'est alors que la voix, c'est-à-dire "l'esprit", fit noter à Augustin une liste
de matériaux à se procurer, la dimension de la toile, les nuances de couleurs,
la taille des pinceaux, les liants ...
et même le nom et l'adresse du fournisseur.



L'esprit avait prescrit une toile de 3x3 mètres.
Chez Augustin Lesage, ce n'était pas bien grand.



Alors, il accrocha la toile au mur, encore en partie roulée.

L'esprit était vraiment très amical. Il lui apportait son aide précieuse et mystérieuse. Il conduisait sa main durant des heures en lui faisant peindre d'incroyables miniatures sur la toile immense, des formes étonnantes, abstraites, symétriques, tellement minutieuses !

L'esprit... personne n'est obligé d'y croire. Il n'a peut-être existé que dans la tête d'Augustin, mais ça n'en reste pas moins extraordinaire. Cette peinture, il l'a faite ! À partir de rien...

Il a mis un an à la réaliser. Il n'avait jamais touché à un pinceau auparavant, pourtant cette toile est d'une virtuosité à couper le souffle, elle ne ressemble à rien de connu. Cette peinture est un mystère total. Pour Augustin, c'était le début d'une nouvelle vie. Bien qu'il fût contraint de poursuivre son travail à la mine, il continua à peindre quotidiennement, en écoutant scrupuleusement les instructions de son esprit.